Le Numéro 10 Centimes
Abonnements 3 mois 6 mois 1 an
Seine, S.-et-O. 8 » 15 50 30 »
France, colonies 9 » 16 50 32 »
Etranger ..... 10 » 18 » 35 »
TÉLÉPHONE
Administr. Gut. 01.77-01.74-01.75
Rédaction. Gut. 01.76-01.77-01.78
61, rue Lafayette, Paris (9e)

5 heures du matin — EDITION DE PARIS — 5 heures du matin

Le Petit Journal

LUNDI 9 SEPTEMBRE
56me ANNÉE — 1918 — N° 20.345
SAINT OMER
SOLEIL : lev. 6 h.21 ; c. 19 h.14
LUNE : N. L. le 5 ; P. Q. le 13

NOUS SOMMES devant les positions Hindenburg

De la route Bapaume-Cambrai à Anizy-le-Château, il s'en faut de bien peu que les Allemands ne soient complètement rentrés dans ces lignes d'où ils s'étaient élancés « frais et joyeux » le 21 mars pour partir à toutes les conquêtes. Les positions Hindenburg sont profondément entamées par les Britanniques depuis la Sensée jusqu'à Mœuvres, elles sont touchées par nous-mêmes dans le massif de Saint-Gobain, aux deux points de Servais et de Bassoles-Aulers.

Certaines correspondances, inspirées par des dires de prisonniers, pourraient donner à penser que c'est le moment qu'ont choisi les Allemands pour faire un coup. On se demande avec quoi ils le tenteraient. J'ai signalé qu'aux environs du 1er septembre ils n'avaient guère en arrière du front qu'une trentaine de divisions « fraîches » ou « reconstituées ». Ce nombre, déjà faible, a déjà diminué. Que les Allemands dirigent encore quelques contre-attaques sérieuses dans la région de Laffaux, peut-être aussi contre les Américains, entre Aisne et Vesle, c'est une éventualité admissible. Un effort plus considérable reste peu probable. Il faut absolument à Ludendorff une période de tranquillité relative derrière ces positions Hindenbourg, dont l'intérêt n'est pas tant d'avoir raccourci son front que de permettre, grâce à de solides organisations défensives, de tenir la ligne avec une moindre densité de troupes. Ludendorff pourrait, s'il jouissait de quelque répit, mettre un peu d'ordre dans ses unités qui sont, maintenant, disloquées et mélangées, et ensuite constituer tant bien que mal une réserve stratégique, mais cette dernière affaire demanderait un long temps.

Notre généralissime jugera si l'ennemi est suffisamment affaibli et démoralisé pour être enfoncé sur une des parties du champ de bataille actuel, ou s'il convient de laisser souffler quelque peu nos magnifiques soldats, après une poursuite que la rapidité de l'allure a rendue très dure, ou enfin si le moment est venu de porter ailleurs nos coups. Il a donné trop de preuves de sagesse et d'énergie pour que ses décisions ne soient pas acceptées les yeux fermés. Ce qu'il fera sera bien fait.

Toute notre presse stigmatise comme il convient la barbarie de l'ennemi en retraite. J'avais suggéré avant-hier que certains avertissements pourraient être donnés à l'Allemagne. Quelques-uns de mes confrères estiment même qu'il faudrait faire connaître au Hohenzollern qu'on ne traitera jamais avec lui. Ce serait justice ; toutefois, une objection se pose. S'il est malsain pour une dynastie de se faire ramener dans son pays par les fourgons de l'étranger, un départ effectué dans ces mêmes fourgons risque au contraire de lui valoir un regain de popularité. Ne suffirait-il pas, avec ou sans Hohenzollern, d'une bonne paix, c'est-à-dire d'une paix nous donnant ce qu'il nous faut et des garanties immédiates ? Après quoi, on laisserait les Allemands, princes et peuple, laver en famille leur énorme pile de linge sale. Cette opération, pour être familiale, n'en aurait pas moins pour Hohenzollern un résultat fâcheux, et qui serait peut-être ainsi mieux assuré que par un autre procédé.

Lt-colonel de THOMASSON

Leurs critiques militaires constatent la gravité de la situation

Bâle, 8 Septembre. — Les critiques militaires allemands n'élèvent plus la voix que pour constater la gravité de la situation.

Le colonel Osten Saken, dans la *Gazette du Rhin et de Westphalie*, écrit :

« Le maréchal Foch s'est donné des buts lointains. Il ne lui suffit pas d'ébranler notre front de la Somme, il veut préparer un même sort pour nos troupes de l'Aisne. Si ce dernier plan réussit, ce n'est pas seulement nos positions de la Vesle qui deviennent intenables, mais notre retraite derrière l'Aisne et l'importante position du Chemin des Dames sont mises en danger. La situation est extrêmement grave. De durs combats nous attendent encore. C'est une grave crise que nous traversons, il serait fou de fermer les yeux pour ne pas la voir. »

Le général von Ardenne dit dans le *Berliner Tageblatt* :

« Ce serait vouloir se tromper soi-même, dangereuse manière, que de ne pas vouloir reconnaître que notre état-major est actuellement mis à l'épreuve, épreuve la plus rude qu'il ait subie depuis quatre ans de guerre.

» L'heure est particulièrement grave par suite de la supériorité numérique que le maréchal Foch a pu s'assurer grâce au dévouement des nations de l'Entente, tandis que l'Allemagne en est réduite à se défendre seule. »

Le général von Ardenne envisage la possibilité d'une retraite encore plus lointaine afin de rendre aux armées allemandes les bonnes voies de communications à l'arrière qui leur manquent maintenant.

Le critique Gaedke, dans le *Vorwaerts*, dit que l'armée allemande est résolue à ne plus combattre offensivement.

« Il eût été désirable de rompre le contact avec l'ennemi plus rapidement et de lui abandonner la région dévastée jusqu'à la ligne Siegfried, mais la nécessité de sauver les stocks de munitions, de matériel et d'approvisionnements rendait obligatoire une défense opiniâtre. La lutte revêt un caractère particulier du fait que l'ennemi cherche, vu sa supériorité, une bataille décisive, mais que le commandement allemand, dans les conjonctures actuelles, ne désire pas. La lutte décisive sera rendue plus difficile pour l'ennemi par la dévastation des régions qui forme un bouclier devant l'armée allemande et qui contribuera à la défense victorieuse, et nous pourrons obtenir une paix d'entente désirée de tous. »

Vers Saint-Quentin et la Fère notre progression s'accentue

Les Alliés prennent Villevêque, Sainte-Emilie la plus grande partie du bois d'Havrincourt Menessis, Vaux, Fluquières, Happencourt Le Hamel, et atteignent les abords de Servais

Il est manifeste que les Allemands ont l'intention de se terrer de nouveau dans la ligne Hindenburg. A mesure qu'ils atteignent cette ligne ils prennent des dispositions qui ne laissent plus aucun doute sur leur désir d'essayer par tous les moyens de nous barrer la route en ce point. Il convient même de signaler que la résistance de l'ennemi s'est considérablement accrue hier en avant de cette ligne dans toute la région à l'ouest et au sud de Saint-Quentin.

C'est ainsi également que la consigne avait été donnée aux divisions laissées en arrière de nous arrêter à tout prix sur le canal de Crozat. Mais les efforts de l'ennemi et les retours offensifs qu'il a tentés sont restés infructueux. Nos alliés ont repris pied dans leur anciennes lignes. Hier soir au nord de la route de Péronne à Cambrai, ils avaient occupé le bois d'Havrincourt, et au sud de cette même route, ils approchaient d'Epéhy, d'Hesbécourt à l'est de Roisel et de Vermand, à 8 kilomètres de Saint-Quentin.

Quant à nos soldats, ils ont accentué leur marche en avant vers cette ville en occupant la ligne Villévêque, Vaux et le Hamel, sur le canal de Crozat. Ils ont aussi augmenté, dans de notables proportions, leurs emprises au delà du canal que l'ennemi ne peut plus espérer pouvoir défendre avec succès. En effet, l'aile gauche du général Humbert a occupé le coude formé par le canal à hauteur de Saint-Simon, après avoir conquis de haute lutte Artemps au nord et Avesnes à l'est. Le centre de cette même armée a achevé de rejeter l'ennemi au delà du canal, et l'aile droite, continuant sa progression au delà de Tergnier et de Fargniers, est aux portes de La Fère.

Enfin, l'aile gauche de l'armée Mangin a progressé de son côté le long de la rive gauche de l'Oise, jusqu'à Servais, commençant ainsi à déborder par l'ouest la forêt de Saint-Gobain. Et l'aile droite a brisé les contre-attaques furieuses que les Allemands ont dirigées contre nos nouvelles positions de Laffaux et de Celles-sur-Aisne et maintenu intégralement tous ses gains. L'ennemi, par ces retours offensifs, cherche à garder le front de l'Aisne, mais il n'y parviendra pas.

***

COMMUNIQUÉS FRANÇAIS

8 Septembre, 14 heures.

AU NORD DE L'OISE, NOUS NOUS SOMMES EMPARÉS DU VILLAGE DE MENNESSIS ET NOUS BORDONS LE CANAL DE SAINT-QUENTIN.

AU SUD DE L'OISE, NOUS AVONS PROGRESSÉ JUSQU'AUX ABORDS DE SERVAIS.

Dans la région de Laffaux, ainsi qu'au nord de Celles-sur-Aisne, nous avons maintenu nos positions malgré plusieurs contre-attaques allemandes.

Deux coups de main exécutés en Champagne nous ont valu des prisonniers.

8 Septembre, 23 heures.

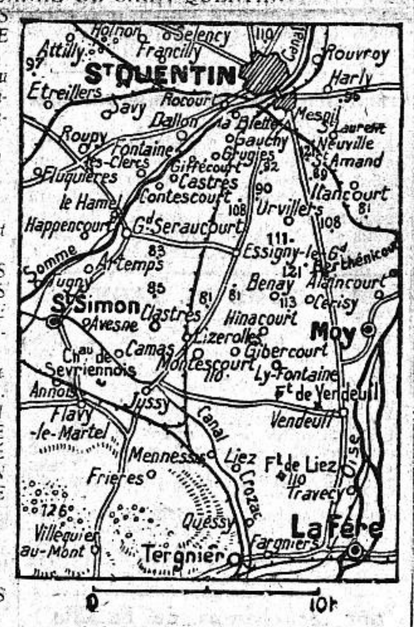
Au cours de la journée, nos troupes ont réalisé de nouveaux progrès.

AU NORD DE LA SOMME, NOUS AVONS ENLEVÉ VAUX, FLUQUIÈRES ET HAPPENCOURT. A L'EST DE CE VILLAGE, NOUS AVONS PRIS LE HAMEL.

Au sud de la Somme, la résistance de l'ennemi a été particulièrement opiniâtre. DES COMBATS VIOLENTS SE SONT LIVRÉS AU NORD ET A L'EST DE SAINT-SIMON. AVESNES, ATTAQUÉ PAR LES ALLEMANDS ET REPRIS EN PARTIE PAR EUX, A ÉTÉ CONQUIS DE NOUVEAU APRÈS UNE LUTTE ACHARNÉE QUI NOUS A DONNÉ UNE CENTAINE DE PRISONNIERS.

ARTEMPS (NORD-EST DE SAINT SIMON) EST TOMBÉ ENTRE NOS MAINS.

De part et d'autre de l'Oise, nous avons gagné du terrain à l'est de Fargniers et à l'ouest de Servais.



COMMUNIQUÉS BRITANNIQUES

8 Septembre, après-midi.

HIER AU SOIR, A LA TOMBÉE DE LA NUIT, NOS TROUPES ONT PRIS VILLEVÊQUE ET SAINTE-ÉMILIE ET SE SONT EMPARÉES DE LA PLUS GRANDE PARTIE DU BOIS D'HAVRINCOURT.

A l'Est d'Hermies et dans le secteur Ouest d'Armentières, des combats locaux ont eu lieu hier au soir et pendant la nuit, sans amener de changement dans la situation.

A L'OUEST DE LA BASSÉE, NOS PATROUILLES ONT CONTINUÉ A PROGRESSER DANS LES POSITIONS ENNEMIES.

8 Septembre, soir.

DANS LA PARTIE SUD DU FRONT DE BATAILLE, NOS TROUPES SONT MAINTENANT ENTRÉES DANS LA RÉGION DES SYSTÈMES DÉFENSIFS CONSTRUITS PAR NOUS AVANT L'OFFENSIVE ALLEMANDE DE MARS.

L'ennemi offre une résistance croissante dans ces positions préparées et de durs combats ont eu lieu aujourd'hui sur plusieurs points. Nos avant-gardes poussent en avant et ont gagné du terrain dans la direction de Vermand, Hesbécourt et Epéhy.

Des attaques locales ennemies ont été repoussées, ce matin, au sud-ouest de Ploegsteert et à l'est de Wulverghem.

Rien d'important à signaler sur le reste du front britannique.

LE CHIFFRE DES PRISONNIERS FAITS PAR LES TROUPES BRITANNIQUES PENDANT LA PREMIÈRE SEMAINE DE SEPTEMBRE DÉPASSE DIX-NEUF MILLE.

COMMUNIQUÉ AMÉRICAIN

8 Septembre, 21 heures.

En dehors de quelques rencontres de patrouilles et d'une intense lutte d'artillerie au sud de l'Aisne, il n'y a rien à signaler dans les secteurs occupés par nos troupes.

La tsarine et ses enfants ne seraient pas morts

Stockholm, 8 Septembre. — Au cours d'une interview, le chef de la mission militaire italienne en Russie, général Romei Longhena, a déclaré que la tsarine et ses enfants sont très probablement vivants. Le général a ajouté : « A cause de sa suppression de toutes nouvelles avec le monde extérieur, le corps diplomatique ignorait les importants événements récents. » Il a dit que les troupes bolchevistes sont composées d'extrémistes, d'un certain nombre de prisonniers de guerre allemands et autrichiens, ainsi que de quelques Chinois.

Le général se déclare enchanté d'être en Suède, où règnent l'ordre et la loi. Il ne sait pas encore quand il quittera Stockholm.

Des paysans insurgés marchent sur Petrograd

Amsterdam, 8 Septembre. — Une dépêche de Petrograd adressée à la *Kreuz Zeitung* annonce qu'une sérieuse révolte de paysans a éclaté à Jamburg, à dix kilomètres de Petrograd. Les insurgés, sous le commandement d'un officier des gardes blanches, se dirigent sur Petrograd. Ils ont capturé plusieurs gares du chemin de fer de Jamburg à Gatchina.

M. Baker est en France

Londres, 8 Septembre. — Le Pall Mall Gazette *annonce que M. Baker, ministre de la Guerre des Etats-Unis, est en France.*

LUDENDORFF annonce la fin de la retraite des armées des deux kronprinz

Mais cela ne prouve pas que ce sera la fin de notre avance

Berne, 8 Septembre. — Le communiqué allemand annonce la fin de la retraite des armées des deux kronprinz :

Au nord d'Armentières, nous avons repoussé de nouvelles attaques anglaises.

Sur le front de bataille, nous sommes partout dans nos nouvelles positions. *L'ennemi a essayé hier, au sud de la route Péronne-Cambrai d'approcher de ces positions avec des forces importantes.* Nos arrière-gardes lui ont fait engager le combat et ont cédé en luttant devant l'ennemi, qui leur était supérieur ; *dans la soirée, elles ont repoussé de violentes attaques à l'ouest de Gouzeaucourt-Epéhy-Templeux.*

De part et d'autre de la Somme, l'ennemi ne nous a suivis hier qu'avec hésitation ; nous sommes en contact de combat *avec lui sur la ligne Vermand-Saint-Simon et le long du canal de Crozat.*

Au nord de l'Aisne, le duel d'artillerie s'est intensifié.

A l'ouest de Prémontré-Beaucourt, de fortes attaques partielles ennemies ont échoué.

Au sud de l'Ailette, l'ennemi s'est approché péniblement de notre ligne à l'est de Vauxaillon.

De fortes attaques entre Vauxaillon et l'ouest de Vailly qui se sont renouvelées plusieurs fois jusque dans la soirée ont été repoussées.

Entre l'Aisne et la Vesle, l'activité de combat a diminué.

Bilan d'un mois de combats sur le front britannique

77.000 prisonniers dont 19.000 depuis le 1er Septembre

Front britannique, 8 Septembre. — Aujourd'hui, 8 septembre, un mois après l'offensive des armées de Rawlinson et de Debeney, la ligne de bataille britannique a atteint à peu de chose près les positions occupées avant la ruée allemande du 21 mars 1918. En certains points, comme devant Cambrai, ces positions ont été dépassées. En un mois de succès ininterrompus, les Britanniques ont pris et au delà leur revanche de quatre mois d'offensive allemande : telle est la consolante vérité que nous devions constater aujourd'hui.

L'ennemi, battu au point de ne pouvoir se ressaisir et contre-attaquer nulle part, plusieurs centaines de villages reconquis, de grandes villes libérées ou dégagées, quelque 77.000 prisonniers dont 19.000 depuis le 1er septembre, un butin considérable, tel est le bilan d'un mois de combats, et ce n'est pas fini. — (*Havas.*)

La terreur rouge en Russie

Amsterdam, 8 Septembre. — On mande de Moscou que la terreur rouge continue. Dans presque toutes les villes, les membres du parti social-révolutionnaire de droite sont arrêtés.

Les membres du parti bourgeois ainsi que les ex-officiers sont saisis comme otages. Plusieurs personnes ont été fusillées parmi lesquelles l'évêque Maxorius.

On dit dans les milieux anti-soviétistes que le patriarche a été également arrêté. Mais la nouvelle n'est pas confirmée de source officielle. — (*Havas.*)

CHEZ NOS AS

— Profitant du beau temps, nos as ont travaillé avec une intense activité le 1er septembre : le sous-lieutenant Bourjade, l'*ex-abbé*, détruisant un nouveau drachen, compte 15 pièces à son tableau (dont 12 ballons), — le lieutenant de Slade a abattu un avion, son 15e, — le sous-lieutenant Ambrogi est parvenu à son 8e boche, en l'occurrence une saucisse, — l'adjudant Pillon à son 7e, un avion, — le lieutenant Bonneton à son 7e, celui-ci a jusqu'ici incendié 4 ballons, dont un en le traversant en flammes, nous l'avons dit. Sa récente victoire a été remportée dans de remarquables conditions : au cours de sa dernière attaque, il fut interrompu par 4 patrouilleurs ennemis. Il en abattit un, pas encore homologué, mit en fuite les trois autres et alla ensuite, placidement, incendier le drachen.

— Nous avions annoncé, il y a deux jours, que Fonck allait partir en permission en Espagne. C'est sur hydravion que l'as des as va s'en aller. Les Boches ne le regretteront pas. Mais nous...

— Le capitaine Cadaux vient d'accomplir son 110e bombardement de nuit, le 1er septembre. Ce chef d'escadrille « d'une haute valeur morale, donnant à son personnel sur lequel il a pris un grand ascendant, un bel exemple de courage et de sang-froid », « cet officier d'élite... toujours en tête de son unité pour accomplir les missions de bombardement sur les objectifs éloignés, obtenant de son personnel le rendement maximum grâce à sa volonté tenace et à son exemple constant », est l'un de nos plus hardis bombardiers nocturnes. Il n'hésite pas à descendre à très basse altitude pour attaquer les cibles visées et effectuer parfois deux expéditions dans la même nuit.

— Dans la nuit du 1er septembre, le lieutenant de La Pérelle a réussi son 100e bombardement nocturne. « Pilote d'un allant et d'une énergie à toute épreuve », il a réussi à « provoquer en maintes circonstances des incendies importants dans les objectifs qui lui étaient assignés. » — **J. M.**

— Oh ! ce cher Fritz... il est si pressé de me revoir que, depuis Château-Thierry, il court ventre à terre pour être revenu plus tôt.

NOTRE VICTOIRE A DES AILES ...et notre ligne aussi

(*De l'envoyé spécial du* Petit Journal)

Front britannique, 8 Septembre. — Ludendorff, à la manière de certains enfants, a lancé son cerceau de telle façon qu'il lui est revenu dans les jambes. C'est maintenant que toutes les choses qui se passeront vont être palpitantes. Non que celles qui viennent de se dérouler aient été faibles en intérêt. Ce sont les Allemands qui étaient partis et c'est nous qui sommes arrivés. Le résultat porte de si définitives conséquences en soi qu'il serait futile de vouloir les démontrer, chacun les voyant. Mais justement voilà Ludendorff revenu au point d'où il prit son essor. Pourra-t-il s'y cramponner. Le balaierons-nous plus loin ?

Partout où il s'arrêtait l'ennemi a dû lâcher prise

Depuis une semaine tout le monde sait que l'ennemi recule sur la ligne Hindenburg. Personne cependant ne s'est trompé sur cette résolution allemande. Ce n'est pas d'un coup qu'elle a été prise. Ce n'est pas d'une seule foulée qu'il a entendu d'abord regagner l'entrée de Saint-Quentin. Il s'arrêtait en route avec le secret espoir que nous ne le forcerions pas d'aller plus loin. Pour se sauver de ce terrible recul, ce n'est plus sur lui qu'il comptait, c'est sur une faiblesse. L'ennemi ne nous entendit pas souffler un seul instant, il n'y eut pas d'erreur, on le frappa toujours à l'endroit et à l'heure qu'il fallait qu'il fût frappé. Implacablement partout où il s'accrochait, nous lui avons fait lâcher prise. D'instinct chacun comprenait que cette victoire allait nous arriver et des villes comme Noyon, Chauny, Ham, Bapaume, Péronne ont été prises d'office par les spectateurs de la guerre bien avant que par les soldats. On savait ce que notre marche victorieuse allait nous rapporter. C'était une répétition de 1917, ni nouveautés, ni surprise.

La grande pièce, commencée le 18 juillet une fois le principal acquis, c'est-à-dire le renversement des rôles et la chute dans un trou sans fond de tous les rêves allemands, allait donc se diviser pour le public en deux parties. Première partie : reconduite des Allemands à leur ligne de départ ; deuxième partie : agir sur cette ligne. Nous sommes ou serons demain à cette deuxième partie.

D'un côté Noyon, Chauny, Ham, Bapaume, Péronne du déjà vu ; de l'autre côté Saint-Quentin, La Fère, Laon, Cambrai, Douai, Lens et ce serait battre deux fois les Allemands que de les défaire sur un terrain ou, depuis quatre ans, ils sont les maîtres. Vous comprenez pourquoi c'est de cet autre côté que nous guettons tous.

Rawlinson qu'épaule Debeney a bien repris hier du terrain, ce n'est pourtant pas derrière lui que nous étions, nous qui suivons l'armée britannique. Nous nous doutions d'avance ce qu'il allait récupérer ; c'est vers la ligne Hindenburg qu'il allait, dans l'état où se montre l'Allemand, victoire courue, pouvait-on dire, c'est plus haut que nous regardions, devant Cambrai, devant Douai.

La partie qui se joue

Si nous étions engagés dans une offensive semblable à celles que nous avons menées jusqu'ici, je veux dire limitée et face à l'obstacle, il serait bon, croyons-nous, de mettre une sourdine à nos espoirs immédiats sur Cambrai. Là, le canal du Nord a quatre pieds d'eau, le Boche a tendu des inondations artificielles et il se fortifie. Contre la poussée directe, il est sinon paré, du moins prévenu. On sait que sur le reste du front il a été jusqu'à abandonner des positions, on dirait même qu'il cherche de l'eau pour mettre entre nos tanks et lui. C'est qu'il a toujours peur de perdre Cambrai et beaucoup de choses avec, car il n'y a pas aujourd'hui que notre victoire seulement qui a des ailes, il y a notre ligne aussi. — **Albert Londres.**

LA MARNE !

L'anniversaire de la première victoire Des héros de 1914 aux héros de 1918

Paris a acclamé hier le vainqueur de l'Ourcq

En l'honneur du 4e anniversaire des victoires de l'Ourcq et de la Marne, une foule énorme, qu'on peut évaluer à 5.000 personnes, a rendu hier, au palais du Trocadéro, l'hommage public du monde entier à celui qui, par son audace, il y a quatre ans, sut forcer le destin : au général Maunoury.

Autour du héros national, auquel une balle allemande ravit pour toujours la lumière, avaient pris place les généraux Dubail, Valdant, de la Villette, les représentants, ambassadeurs ou ministres des puissances alliées et les délégués officiels.

Après la *Marseillaise*, écoutée debout au milieu d'un silence impressionnant, M. Merlé, prend la parole :

— La victoire de la Marne, dit-il, est la victoire de la force morale sur la force brutale. Elle est la commémoration de la victoire de la démocratie sur l'autocratie. »

Puis, en termes éloquents, arrêté à chaque minute par les applaudissements de la foule, il fait le raccourci de la bataille et jette à l'histoire les noms des artisans immortels : Joffre, Dubail, de Castelnau, Sarrail, Galliéni, Maunoury, Foch, Franchet d'Espérey, Langle de Cary, qui furent les combattants de la paix mondiale et les conquérants de l'humanité.

Dans une péroraison superbe, il continue :

— Lorsque l'on poursuit un idéal, il ne faut jamais désespérer. A tous j'affirme que, lorsqu'on a foi en un idéal, il est toujours possible de l'atteindre. Maunoury, lui, vous dira : « Voilà comme on réussit. »

Au nom de Paris, au nom de toute la France, au nom de l'humanité, exprimez

Général Maunoury

votre reconnaissance au vainqueur en criant avec moi et en toutes langues : « Vive Maunoury. »

Dans toute la salle, sur tous les bancs, chacun se lève et pendant quelques minutes l'enthousiasme est impossible à décrire. Les « Vive Maunoury ! », les « Hip ! Hip ! Hourra ! » fusent de partout.

Le général, très ému, se lève. D'une voix qui tremble d'émotion, il déclare à l'assemblée : « Ce n'est pas au général Maunoury qu'appartient la victoire, mais aux soldats de l'armée tout entière. Ce n'est pas sur ma personne qu'il faut placer la gloire d'avoir arrêté l'envahisseur, mais sur les poitrines des enfants de France. »

Puis Maunoury demande qu'on lise la fin de son discours, et que la foule l'excuse de ne pouvoir continuer. Alors, sous le trouble qu'il ne peut dissimuler, le vainqueur de l'Ourcq se rassied, cependant que les applaudissements crépitent.

Une partie artistique clôturait la cérémonie, au cours de laquelle les hymnes nationaux furent joués alternativement par la musique de la garde républicaine et le 330e régiment d'infanterie américaine.

Leurs exploits célébrés Leurs tombes fleuries

(*De l'envoyé spécial du* Petit Journal)

Meaux, 8 Septembre. — Les héros de la Marne de 1914 ont été, hier, magnifiquement célébrés. Leur exploit, l'arrêt de l'Allemand, a été chanté par des voix qui, profanes ou religieuses, ont toutes vibré à l'unisson ; leurs cendres disséminées çà et là dans les grasses plaines de la Brie ont reçu la visite d'une foule admirative. L'hommage a été chaleureux, vibrant, unanime. Il fut extraordinairement empressé. Des trains de Paris ont été doublés, d'autres triplés pour amener la foule des pèlerins qui apportaient le tribut de leur reconnaissance aux mânes de ceux qui nous sauvèrent voici quatre ans.

Toute cette foule s'achemina vers la cathédrale où avait lieu à dix heures un service solennel, avec les évêques de Soissons, l'Arras, du Soudan et de Meaux. On était accouru dans la basilique qui avait revêtu une parure de guerre, drapeaux, écussons, palmes de lauriers, surtout pour entendre un évêque du front, Mgr Julien, d'Arras. Le prélat de la ville martyre, quand il parlait, avait visiblement dans les yeux des images de guerre et dans les oreilles les échos du canon. Dans cette prestigieuse chaire de Bossuet, l'esprit de l'Aigle anima l'orateur, qui trouva des périodes d'une pure éloquence pour expliquer le triple caractère : français, humain et mondial du miracle de la Marne.

Un prélat pieux et patriote
Mgr MARBEAU

Avec une grande force de raisonnement et de persuasion, Mgr Julien dit :

— Le miracle, il est dans l'admirable sacrifice de l'armée et son inébranlable volonté de vaincre ; il est dans ces soldats devant lesquels l'admiration reste muette faute de trouver des mots pour égaler leurs actions. Ces soldats étaient-ils des hommes ou des demi-dieux ? Le miracle ? il est dans l'admirable tenue de la France tout entière, alors que tous les Français retenaient leur haleine pour écouter l'arrêt qui allait frapper le pays : la liberté ou l'asservissement ? Et c'est ce miracle qui a soulevé la croisade des peuples civilisés. La guerre n'est pas finie, mais ce qui est bien fini, c'est la domination de l'orgueil allemand et on peut dire que toutes les victoires passées, toutes les victoires d'aujourd'hui — car la Marne nous reste fidèle et le miracle continue, — toutes les victoires de demain sont et seront toujours des filles de la Marne. »

La dernière page du livre, dit en terminant le prélat, c'est le « maréchal Foch qui est en train de l'écrire, lui dont l'épée porte toute la fortune de la France ».

Mgr Julien venait d'écrire magistralement une page d'histoire. La majesté des manifestations religieuses interdit que l'on applaudisse dans une église. Mais on ne maîtrise pas son émotion, mais on n'est pas maître de soi au point de rester impassible devant quelque chose de beau et de grand. Et les bravos retentissent après la péroraison de Mgr Julien. Mais les premiers accords de l'orgue saint vont dissiper les derniers crépitements des bravos profanes.

La cérémonie religieuse est terminée. Simultanément, deux banquets sont tenus : l'un offert par la municipalité, l'autre par l'évêque de Meaux, Mgr Marbeau.

A l'Hôtel de Ville, assistent tous les officiels. Le délégué du gouvernement, M. Dumesnil, sous-secrétaire d'Etat, est entouré des représentants du département, des communes voisines, de la Ville de Paris et des délégations patriotiques et militaires. Tous les alliés ont voulu s'associer à la commémoration en déléguant des officiers. A l'heure des toasts, le maire de

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Meaux, M. Lugol, a retracé la douleur de ses concitoyens s'apprêtant à fuir hier encore devant la menace de l'envahissement. Puis ce fut, ô joie ! le nouvel arrêt, toujours sur la Marne, deux fois sacrée :

— Ce magnifique résultat, dit M. Lugol, nous le devons au commandement unique, au grand homme, le chef actuel des armées de l'Entente. »

L'hommage de la Ville de Paris, qui resta inviolée grâce au sacrifice des soldats de la Marne, eût manqué dans ce concert unanime de louanges aux héros. C'est M. Le Corbeiller qui l'apporte. En quelques mots, il dit la gloire des artisans des victoires de 1918, de ceux qui tombèrent à Barcy, Etrépilly, Villeroy, Neufmontiers.

La parole est donnée à M. J.-L. Dumesnil, au nom du gouvernement.

Il salue la noble Amérique, dont le fier désintéressement dans la lutte actuelle émerveille tous les peuples civilisés. Il montre les morts de la Marne comme étant, malgré tout, dans la poussière du sol, le rempart qui sauve l'humanité. Il en vient à cette prédiction :

— La dernière étape sera rude encore ; d'autres de nos frères tombent chaque jour sur le sanglant calvaire des justes causes ; mais le but est visible et voici que, grâce à vous, ô nos morts ! se lève l'aube réparatrice. Demain, notre France, grandie par les sacrifices de ses meilleurs enfants, poursuivra sa tâche de civilisation. Vous n'êtes pas tombés en vain, héros de nos saintes armées ! »

Le repas qu'offrait Mgr Marbeau, l'évêque pieux et patriote, avait la frugalité que commandent les circonstances. Mais combien de chaleur dans l'épanchement des idées et des sentiments. Il y avait également à ces agapes intimes des représentants de la Ville de Paris, MM. Levée et Froment-Meurice ; le représentant du général Pershing, le général Hart ; le général américain Harbord ; des généraux vainqueurs sur la Marne, dont le général Gillet. Et là aussi des paroles ardentes sont dites par Mgr Marbeau, Mgr Péchenard, le président du Souvenir Français et par M. Carton de Viart, qui parle au nom de la vaillante Belgique. Le ministre belge a parlé peu, mais en un langage qui a violemment ému l'auditoire. J'ai retenu ce mot dont il s'est servi pour cingler comme elle le mérite l'odieuse culture allemande :

— Quand von Kluck entra à Liège, Mgr Rutten lui dit que les violations, les barbaries, les crimes dont s'accompagnait l'armée allemande dans les villes où elle passait, seraient sévèrement jugés par l'Histoire. « L'Histoire, répondit insolemment von Kluck, c'est nous qui la ferons ! » Mais il avait compté sans les soldats de la Marne ! Et ce sont eux qui, pour les siècles, ont fixé l'histoire du monde ! »

Le pèlerinage

L'heure des discours était finie. Officiels d'un côté, élément religieux de l'autre, tous s'en furent au même lieu de dévotion, devant les ossuaires des morts de la Marne. J'ai parcouru ces vastes plaines que jalonnent de petits drapeaux tricolores. Ce sont les emplacements où reposent les vaillants. La pluie tombe triste et silencieuse. Le chemin est long. Mais est-il plus long que celui que parcoururent ceux qui disputèrent là le sort du pays ? Non. Car les pèlerins, insoucieux de l'inclémence du temps, sont venus qui à pied, qui en chars à bancs, en camions, en breaks, en voitures des champs, pour déposer un pieux souvenir sur les tombes de Barcy, d'Iverny, de Neufmontiers, de Charny, de Varreddes. Voulez-vous un mot qui résume la ferveur de tous ces pèlerins ? Le capitaine Stamenkovitch, pour traduire son amour de notre pays, m'a dit :

— Quand je vois ces croix dans vos champs de la Brie, j'ai envie de me mettre à genoux, de les embrasser, car je pense que, sans elles, sans votre merveilleuse réaction de 1914, mon pauvre et cher petit pays serait voué au servage et à la misère.

Marius Alix.

Chez les soldats belges

Le « Foyer du soldat belge » avait lui aussi organisé une brillante fête pour célébrer la victoire de la Marne. Un grand dîner, auquel assistaient de nombreuses personnalités représentant des pays alliés, a réuni plus de 400 soldats belges. A la fin du repas, des discours ont été prononcés par le ministre belge de la Guerre, le ministre de Belgique à Paris, le préfet de police et M. Paul Neveu, député belge.

A Versailles

Pour célébrer le double anniversaire de la victoire de la Marne et de la naissance de Lafayette, les Américains de Paris ont eu l'heureuse idée de se réunir à Versailles et d'y exprimer, une fois de plus, leurs sentiments de reconnaissance à la France.

Dans le palais, qui ramenait à la pensée le souvenir d'un grand ministre des Affaires étrangères, au temps de la participation de la France à l'établissement de l'indépendance de l'Amérique, un Américain, M. Vibbert, a tracé, avec une belle envolée d'idéal, un solide portrait de Vergennes, qui s'est terminé par un piquant parallèle entre le ministre de Louis XVI et le président Wilson.

Les cérémonies en banlieue

Dans plusieurs localités de la banlieue parisienne, les héros de la Marne ont été également glorifiés.

Aux Lilas, l'Association des mutilés et réformés de la guerre, accompagnée de diverses délégations, s'est rendue au cimetière de la localité et a déposé sur la tombe des soldats morts pour la patrie une palme et une couronne.

A Joinville-le-Pont, une délégation des cheminots de la région est allée à la mairie et a déposé sur le tableau où sont inscrits les noms des héros une superbe gerbe de fleurs.

Une autre manifestation se déroulait en même temps à Suresnes, où de nombreuses sociétés de mutilés, de secours et de préparation militaire avaient tenu à s'associer à la célébration de cet anniversaire. Un cortège auquel s'était joint un détachement de troupes américaines a parcouru la ville, musique en tête.

M. Bouisson visite le port du Hâvre

(*Du correspondant du* Petit Journal)

Le Havre, 8 Septembre. — M. Bouisson, commissaire général des transports maritimes et de la marine marchande, a reçu, à l'arsenal du Havre, les représentants des syndicats de capitaines au long cours, capitaines au cabotage, mécaniciens et chauffeurs, pilotes et marins de notre port. A l'issue de cette réunion, M. Bouisson est allé à bord d'un steamer et en a visité les aménagements. Puis, il s'est rendu compte des récentes installations effectuées sur nos quais.

Ce matin, à l'arsenal, a eu lieu, en présence de M. Bouisson, une importante réunion. MM. Réaud, secrétaire adjoint de la Fédération nationale des Inscrits maritimes, et Montagne, secrétaire général des Inscrits du Havre, exposèrent les desiderata du monde maritime, notamment au sujet des sursis dont la réglementation ne paraît pas toujours satisfaisante, et de la prime à la rotation, question qui intéresse toutes les sections de marins. M. Bouisson promit d'apporter une attention toute particulière à l'étude des questions qui furent soulevées devant lui, de donner satisfaction aux marins dans la mesure la plus large qui sera possible.

Le premier grand transport français pour viande congelée

Le Havre, 8 Septembre. — L'inauguration du vapeur frigorifique *Belle-Isle*, qui vient d'avoir lieu dans le port du Havre, sous la présidence de M. Victor Boret, ministre du Ravitaillement, constitue un événement important dans l'histoire de la marine marchande française depuis la guerre.

Ce vapeur est la première unité de notre marine marchande qui ait été spécialement construite pour le transport des viandes congelées. Jusqu'alors, nous ne disposions que de navires anciens qui, postérieurement à leur mise en service, avaient reçu des machines et des cales frigorifiques.

Le *Belle-Isle* pourra transporter par voyage plus de trois mille tonnes de viande, soit 12.000 bœufs environ, ou 150.000 moutons. En plus du tonnage de viandes frigorifiées, il pourra recevoir 5.800 mètres cubes de marchandises diverses et environ 240 passagers.

Le *Belle-Isle* va entreprendre son premier voyage tout prochainement.

A l'issue de la cérémonie, M. Boret fit assister les membres de la Presse et ses invités au débarquement de viande frigorifique des bâtiments ancrés au port et fit visiter l'entrepôt frigorifique du port du Havre.

Le drapeau des Cheminots

Sur la place de la Gare, à Joinville-le-Pont, M. Albert Thomas a procédé, hier, à la remise d'un drapeau à la section des cheminots, puis il a prononcé une allocution dans laquelle il dit :

« Camarades cheminots, représentants des cheminots, vous n'avez pas tous été à la bataille, mais nous savons que tous vous avez collaboré à la défense du pays et bientôt à sa victoire. Nous savons que c'est vous qui, à l'heure de la concentration des troupes, accomplissant des journées de 18 à 20 heures, avez permis de résister à l'agression brutale.

» Camarades, que votre drapeau reste le symbole de tous les efforts que vous avez accomplis. Qu'il reste aussi le symbole de la solidarité qui nous unit tous, les mutilés, les prisonniers de toute la France qui a souffert et qui demain vaincra. »

Un vin d'honneur a ensuite été servi à la mairie de Joinville, où des discours ont été prononcés.

Le maire de Joinville a, au nom de la population, exprimé toute sa reconnaissance pour l'œuvre accomplie par les soldats vainqueurs de la Marne. Puis il a exprimé la reconnaissance de la population joinvilloise à l'égard du président du Conseil, à qui l'on doit le commandant unique, les chefs de génie qui dirigent notre armée.

Puis M. Marescaux, président d'honneur des cheminots de la ligne de Vincennes, a rappelé l'œuvre des cheminots et dit leur foi inaltérable en la République victorieuse. M. Marescaux a salué en M. Albert Thomas, le représentant du prolétariat qui incarne la défense du pays.

Après M. Marescaux, M. Caillaux a, au nom de l'Union nationale des cheminots, exprimé la grande reconnaissance qui anime la corporation des cheminots envers les héros de la grande semaine tombés sur les champs de bataille de la Marne.

M. Albert Thomas a ensuite remercié les cheminots de l'organisation de cette fête commémorative de la bataille de la Marne et exposé ce qu'ont été ces quatre années de guerre pour la race fine et nerveuse qu'est la race française.

« J'ai fait ma devise, a-t-il dit, de ce mot : Si tu ne donnes aussi la vie, songe que tu n'as rien donné ».

Puis il a salué les armées du grand empire britannique et de la grande nation américaine.

En terminant, il a adressé cet appel au peuple de France :

« Il faut travailler pour avoir la victoire et il faut aussi que le peuple français apparaisse demain comme le peuple qui s'est sauvé lui-même et qui a sauvé la civilisation. »

ECHOS

La 102e promotion de Saint-Cyr, qui vient de quitter l'Ecole spéciale militaire pour le front, a pris le nom de « Promotion Lafayette ».

La Croix-Rouge américaine annonce qu'au cours du mois de juillet, elle a prêté son aide en France à 372.835 personnes de la population civile et a eu en traitement 25.141 personnes dans 8 hôpitaux et 70 dispensaires. Elle a distribué à des œuvres diverses une somme de 120.000 francs.

Le maréchal Foch vient de recevoir de M. Roman Dmowski, président du Comité national polonais, une adresse de félicitations. Le maréchal Foch a remercié le Comité polonais et a salué l'armée polonaise dont des éléments se battent sur notre front.

DERNIÈRE HEURE

LA RUSSIE DES SOVIETS doit devenir un camp militaire *dit Trotsky*

Amsterdam, 8 Septembre. — On mande de Moscou au *Lokal Anzeiger* que Trotsky, revenant du front, aurait dit au sujet de la situation militaire :

« La période des victoires brillantes n'est pas encore venue ; mais elle viendra, si les succès qui se développent lentement sont obtenus.

» La plus grande discipline règne en ce moment dans l'armée rouge.

» La république des Soviets tout entière doit avoir pour but sa défense militaire. C'est la nécessité de l'heure actuelle. La Russie des Soviets doit devenir un camp militaire. »

Le comité central exécutif a élu à l'unanimité Trotsky président du comité militaire révolutionnaire, et Vascitis commandant en chef de l'armée. — (*Havas.*)

Coup de théâtre à Arkhangel

Stockholm, 8 Septembre. — On apprend à l'instant que le commandant des forces russes à Arkhangel, un officier nommé Chaplin, a renversé le gouvernement provisoire qui s'était constitué sous la présidence de M. Tchaïkowski. Celui-ci, ainsi que tous les membres du ministère, ont été déportés dans une île. Chaplin aurait institué une sorte de dictature militaire ; il professe des sentiments nettement ententophiles.

La situation demeure sans changement pour les Alliés. — (*Radio.*)

La mobilisation forcée en Finlande

Stockholm, 8 Septembre. — Les Allemands exigent maintenant que même les petites barques finlandaises transportant du bois des îles Adland en Suède soient munies de sauf-conduits allemands.

De nouveaux fugitifs finlandais sont arrivés en Suède. Ils ont pris la fuite parce que, disent-ils, les autorités allemandes imposent la mobilisation forcée à tous les sujets finlandais.

Les fugitifs ont été bien accueillis et du travail a été trouvé pour eux. Ils étaient dénués de tout à leur arrivée. — (*Havas.*)

Régime de terreur des bolcheviks

Stockholm, 7 Septembre. — D'après les dernières nouvelles parvenues de Russie, un affreux régime de terreur a été institué à la suite des attentats commis contre Lenine et Ouritzki. Les maximalistes ont pris prétexte d'une prétendue conspiration politique pour arrêter en masse des personnes de la bourgeoisie, hommes, femmes et même des enfants, n'ayant jamais eu aucun rapport avec le parti socialiste révolutionnaire.

Dans les milieux bolchevikis, on reconnaît que plus de 500 personnes ont été, du 1er au 4 septembre, fusillées sans jugement.

Le patriarche est décidément impliqué dans les poursuites.

L'arrivée des ambassades à Stockholm

Stockholm, 8 Septembre. — Avec les ambassades italienne, américaine, arrivées à Stockholm ce matin, par train spécial venant de Haparanda et retournant dans leurs pays respectifs, cent deux Américains, soixante-cinq Italiens ont pris place dans le train.

Le ministre italien, M. Tomassini, le chargé d'affaires des Etats-Unis, M. Whitehouse, se trouvaient à la gare.

Le voyage s'est effectué sans incidents. Le départ de Russie dut être précipité.

LE KAISER plus impudent que jamais

Amsterdam, 8 Septembre. — Suivant un télégramme provenant du château de Wilhelmshohe, via Berlin, le kaiser portant un toast à l'hetman Skoropadski au cours du déjeuner offert en son honneur, s'est exprimé ainsi :

J'éprouve un grand plaisir à vous souhaiter la bienvenue en Allemagne en qualité de représentant du peuple et du gouvernement ukraniens et j'aimerais vous exprimer ma vive satisfaction de voir les relations amicales entre l'Ukraine et l'Allemagne clairement manifestées par cette visite. *Cette guerre sanglante imposée au monde par les machinations de l'Entente, est continuée par elle dans une criminelle folie de dépit, malgré l'impossibilité reconnue par elle de réaliser ses visées de domination.* Elle a infligé à l'Ukraine aussi des blessures profondes. Après la libération des forces nationales enchaînées dans l'empire du Tsar, les Ukraniens suivant les glorieuses traditions de leur histoire se sont constitués en Etat indépendant et se sont tournés vers l'Allemagne pour réclamer son aide afin de les aider à constituer leur Etat. C'est avec joie que j'ai tendu la main pour leur accorder l'aide désirée.

Transport américain torpillé

Washington, 7 Septembre. — Le transport *Montvernon*, anciennement *Kronprinzessin-Cecilie*, a été torpillé jeudi. Il a réussi à atteindre un port.

Communiqués des Alliés

AVIATION BRITANNIQUE

8 Septembre. — Le 7 septembre, des nuages et des orages ont limité le travail de notre aviation. Néanmoins, il a été procédé à beaucoup de réglages, ainsi qu'à des reconnaissances et à des patrouilles de contact.

Huit appareils ennemis et un ballon ont été détruits par nos aviateurs. Trois de nos appareils manquent.

Treize tonnes de bombes ont été lancées par nous pendant les vingt-quatre heures. Tous nos appareils de bombardement de nuit sont rentrés indemnes. — (Officiel britannique.)

ITALIEN

Rome, 8 Septembre. — (Officiel.) — *Activité efficace de notre artillerie dans le val Canonica et le long de la Piave ; fréquents duels de feu dans la Vallarsa et sur le plateau d'Asiago.*

Dans la région du Tonale et dans le val Lagarina, nos patrouilles ont effectué des coups de main et des actions de harcèlement bien réussies contre des avant-postes et des groupes ennemis.

Pendant la journée, nos escadrilles de bombardement ont lancé deux tonnes de bombes sur les hangars et les appareils du champ d'aviation ennemi, près de Bellune.

D'autres escadrilles en reconnaissance ont parcouru en tous les sens, les vallées de Gail et de Drava, bombardant d'une faible hauteur et avec une grande précision les gares de Villach et de Lienz.

JAPONAIS

Tokio, 7 Septembre. — Officiel. — La cavalerie japonaise a occupé Krassnoyarsk. On n'a trouvé aucune trace de l'ennemi au sud d'Iman, les ponts de chemins de fer, à Tranga et à Iman, ne sont pas endommagés, mais l'ennemi a fait sauter d'autres petits ponts.

La cavalerie ennemie a été défaite à Abagaido, au sud-est de Manchuli, et elle a été rejetée vers le Nord.

Les forces allemandes

Londres, 8 Septembre. — L'*Agence Reuter* apprend que de bons progrès ont été faits au cours des dernières vingt-quatre heures.

L'événement le plus important a été la traversée du canal Crozat à Saint-Simon.

La capture de Roisel est également importante, parce que ce lieu est à la jonction de deux lignes, dont l'une se dirige vers Cambrai et l'autre vers Saint-Quentin.

Presque tout le bois d'Havrincourt, qui constituait un bastion formidable, est maintenant entre nos mains.

On sait que l'ennemi a maintenant 107 divisions engagées depuis le 8 août, dont trois divisions de cavalerie démontée. Trente-deux divisions ont été engagées déjà deux fois ; trois de ces divisions ont été engagées trois fois, ce qui ne semble nullement indiquer que les Allemands soient très forts au point de vue des réserves.

Nous avons compté, en gros, 142 divisions au nord et au sud de la Somme, qui ne doivent guère représenter plus de six mille fusils par division. Les forces allemandes sont probablement inférieures à deux millions et demi d'hommes sur tout le front ouest.

Si l'hiver apporte quelque répit à l'ennemi, ses effectifs pourront peut-être faire le saut jusqu'au printemps prochain, mais les Allemands n'ont rien à espérer des Russes qui ne tiennent pas plus à se battre pour ceux-ci qu'ils ne semblent désireux de se battre pour eux-mêmes. — (*Havas.*)

Le neveu d'un conseiller du kaiser prisonnier

Front américain, 8 Septembre. — Parmi les derniers prisonniers faits par les troupes américaines entre la Vesle et l'Aisne figure un officier d'artillerie qui a déclaré être le neveu d'un des conseillers de l'empereur et petit-fils du général von Albersleben, qui a participé à la guerre de 1870.

LE CRIME DE LAGNY

M. Dautel, commissaire spécial, a opéré hier matin une perquisition, à Paris, au domicile d'une jeune femme qui se trouvait dans le même vagon que M. Croutsche, le chef de section de l'Est, assassiné dans un train près de Lagny.

Cette perquisition a amené la saisie de chaussures et de vêtements sur lesquels on a constaté la présence de gouttelettes de sang coagulé, gouttelettes dont la jeune femme dit ignorer la provenance.

On présume que cette personne, témoin involontaire du crime, n'a pas osé parler jusqu'à présent, redoutant la vengeance des meurtriers qui seraient, croit-on, au nombre de deux.

Sur les champs de bataille autour de Château-Thierry

Les élèves de la Fédération nationale des sociétés de préparation militaire de France et des colonies appartenant à la classe 20, se sont rendus hier, à Château-Thierry pour visiter les champs de bataille de Vaux, Bouresches et du bois Belleau.

A leur descente du train spécial, les futurs soldats ont été reçus par les membres de la municipalité, puis ils se sont formés en colonne et sont allés sur les différents lieux de combat, où une conférence leur a été faite.

Avant de regagner Paris, les jeunes gens ont déposé des couronnes aux cimetières américain et français.

CIVILS DÉCORÉS

Le *Journal officiel* publie ce matin la promotion de nomination dans la Légion d'honneur de civils qui, sous les bombardements et près du front, ont vaillamment accompli leur devoir.

Sont promus officiers de la Légion d'honneur : MM. Aubin, ingénieur en chef des ponts et chaussées à Nancy ; Imbeaux, ingénieur en chef des ponts et chaussées à Nancy ; Lambert, ingénieur en chef des ponts et chaussées à Bar-le-Duc ; Sigault, ingénieur en chef des ponts et chaussées à Châlons-sur-Marne ; Mercier, entrepreneur de travaux publics.

Son nommés chevaliers : MM. Comte, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Nancy ; Ludinart, ingénieur ordinaire des ponts et chaussées, à Châlons-sur-Marne ; Pancrazi, ingénieur ordinaire des ponts et chaussées, à Saint-Omer ; Dusossoy, sous-ingénieur des ponts et chaussée, à Béthune ; Thury, sous-ingénieur des ponts et chaussées, à Chauny ; Martin, sous-ingénieur des ponts et chaussées à Dunkerque ; Posin, sous-ingénieur des ponts et chaussées, à Dunkerque ; Piot, sous-ingénieur des ponts et chaussées, à Pont-à-Mousson ; Lejaille, sous-ingénieur des ponts et chaussées, à Frouard ; Senechal, agent voyer d'arrondissement, faisant fonction d'ingénieur des ponts et chaussées à Dunkerque ; Letellier, conducteur des ponts et chaussées, faisant fonction d'ingénieur, à Hazebrouck ; Fougerolle, entrepreneur de travaux publics.

Les auxiliaires des Postes

Les employés auxiliaires des postes ont tenu, hier soir, un meeting présidé par Mme Dobrenelle. Au cours de cette réunion, MM. Lesur, Jamotte, Hautemulle, Gesguhières, Koscinsko et Alexandre Varenne, député, ont pris la parole, ainsi que Mlles Delord et Soyer.

A la fin du meeting, un ordre du jour protestant contre le concours que veut instituer l'administration pour éliminer les auxiliaires et contre les lenteurs apportées à l'octroi aux auxiliaires des mêmes indemnités de vie chère qu'aux titulaires a été voté.

A travers Paris

FAITS DIVERS

2e arrt. — Rue Réaumur, en descendant d'un tramway, avant l'arrêt complet, Mme Ulysse Pagot, 50 ans, demeurant avenue du Centenaire, à Bagnolet, tombe sur la chaussée et se brise la jambe droite.

5e arrt. — Boulevard de l'Hôpital, une voiturette à bras, lourdement chargée de meubles, verse sur le trottoir. Un passant, M. André Bougeois, 47 ans, plâtrier, demeurant rue Jeanne-d'Arc prolongée, est grièvement blessé. A l'Hôtel-Dieu.

6e arrt. — A la station du métro Montparnasse, Mme Julienne Drevet, 66 ans, demeurant à Versailles, glisse dans l'escalier et se fracture le crâne. A la Charité. Etat désespéré.

7e arrt. — Quai d'Orsay, le soldat permissionnaire Georges Dezet, 44 ans, tombe d'un tramway en descendant avant l'arrêt et se blesse grièvement. Au Val-de-Grâce.

— En aval du pont des Saints-Pères, on repêche un individu qui venait de se jeter dans la Seine, après avoir déposé sur la berge un livret militaire et un livret de famille au nom d'Auguste Tavernier, né à Drambon (Côte-d'Or), veuf, demeurant 61, rue de la Goutte-d'Or.

13e arrt. — Pendant que le vendeur d'un magasin, situé avenue d'Italie, était occupé avec un client, un individu dérobe des marchandises et prend la fuite. Rejoint, le filou, Albert Beaugret, 16 ans, récidiviste de ce genre de vol, fut fouillé et trouvé porteur d'autres objets volés.

14e arrt. — Avenue du Maine, au cours d'une rixe, Emile Rijaud, 17 ans, journalier, demeurant impasse du Maine, est blessé de deux coups de couteau à l'abdomen et transporté dans un état grave à l'hôpital Broussais.

15e arrt. — Boulevard de Grenelle, M. Henri Jovin, 50 ans, employé de commerce, demeurant 93, rue des Entrepreneurs, est renversé par un tracteur automobile et grièvement blessé. A Boucicaut.

16e arrt. — Avenue Kléber, Joseph Dejean, cantonnier, demeurant 48, rue des Abbesses, est renversé par une auto. Etat grave.

19e arrt. — Un incendie se déclare, la nuit dernière, 73, rue Riquet, dans la carrosserie Marcou. Dégâts très importants.

LES SPORTS

CYCLISME

La réunion du « Parc » au Vélodrome d'Hiver. — En raison de la pluie, les coureurs cyclistes émigrèrent, hier, du Parc des Princes au Vélodrome d'Hiver. Résultats :

Prix d'Encouragement, 2.000 m., 3e catégorie : 1. Matter, 2' 51" 4/5 ; 2. Le Bars ; 3. Beignez. — Handicap, 800 m. : 1. Lemay (14) ; 2. Latriche (20) ; 3. Patthey (11). — 10 kilomètres : 1. Charlier, 13' 53" 3/5 ; 2. Siméonie ; 3. Cousseau ; 4. Beyl. — Prix de la Muette, derrière motos, première manche, 10 kil. : 1. Larrue, 8' 30" 2/5 ; 2. Verkeyn, à 180 m. ; 3. Gerwig. Deuxième manche, 20 kil. : 1. Larrue, 16' 55" 2/5 ; 2. Verkeyn, à un tour et demi ; 3. Gerwig. Classement : 1. Larrue ; 2. Verkeyn ; 3. Gerwig. — Grand Prix du Parc, une heure derrière tandems : 1. Oscar Egg, 48 kil. 900, record, (ancien record, Pélissier, 48 kil. 825) ; 2. Mantelet, à 1.200 m. ; 3. Léon Didier (3 crevaisons). Dans la demi-heure : 24 kil. 600 par Egg. Le record de Pélissier avait été fait le 5 août 1917.

Le Challenge Jules Quinard. — La Société des Courses organisait hier cette épreuve interclubs de 50 kil., sur le parcours Champigny-Soignolles et retour. Résultats : 1. Matial (F. A. S.), en 1 h. 40 m. 5 s. ; 2. A. Chardel ; 3. Habert, en 1 h. 41 m. 20 s. ; 4. Vidot ; 5. Lejour ; 6. Roger ; 7. Nevrat ; 8. G. Guignet ; 9. Juvigny ; 10. Ravelot, etc. 33 partants.

Classement du challenge. — 1. Club Vélocipédique Clichois, 4 points ; 2. A. S. Indépendante, 3 p. ; 3. France Athlétique et Sportive, 2 p.

FOOTBALL ASSOCIATION

Les matches d'hier. — Red Star Amical Club bat Equipe anglaise du Royal Excelsior, 1 but à 0. — Renault F. C. bat E. S. Bienfaisance, 8 à 1 — Légion de Saint-Michel bat S. C. de Choisy-le-Roi, 1 à 0. — Gallia Club bat J. A. de Montrouge, 3 à 0.

ATHLETISME

La réunion du Comité de Paris. — Le Comité de Paris de l'U. S. F. S. A. organisait hier, sur la piste du Racing, à la Croix-Catelan, une réunion dont le principal attrait était la rencontre des deux champions Vermeulen et Heilbuth dans le 800 mètres. Résultats :

60 m. juniors : 1. Archambault (C. G. E.) ; 2. Renoux ; 3. Picard. — 100 m. : 1. Smet (C. A. S. G.), 11" 3/5 ; 2. Aspirant Rault ; 3. Sutterlin ; 4. Gustin. — 800 m. : 1. Heilbuth (Racing), 2' 3" 1/5 ; 2. Vermeulen, à un mètre ; 3. Durand. — 400 m. : 1. Beudon (C. A. S. G.), 53" 2/5 ; 2. Smet ; 3. Sutterlin. — 1.000 m. juniors : 1. Bouillon (S. F.), 2' 57" 3/5 ; 2. Renoux ; 3. Collombier. — 3.000 m. par équipes de 3 coureurs, gagné par le Club Athlétique de la Société Générale. Classement individuel : 1. Vermeulen (Union), 9' 28" 2/5 ; 2. Schnellmann aîné ; 3. Faure ; 4. Louis Bouchard. — 500 m. handicap : 1. Denis (Racing) ; 2. Genot ; 3. Siméon. — Triple saut : 1. Girard (C. A. S. G.), battant le record de France avec 12 m. 86. Ancien record : 12 m. 38. — Course par relais, 2.500 m. : 1. C. A. Société Générale ; 2. Aspirants d'Issoudun ; 3. Racing Club de France.

Saint-Cloud-Versailles. — L'A. S. de la Mutualité Hôtelière avait réuni, hier matin, au départ de cette épreuve, donné sur le terrain du Stade Français, à Saint-Cloud, 260 concurrents. Classement handicap : 1. Ch. Goutenègre (6 m., C. E. P.), couvrant les 7 kil. en 31' ; 2. M. Champion (4') ; 3. Picot (4') ; 4. Ribot (4') ; 5. Guérin (4') ; 6. Poulet ; 7. Miquel ; 8. Bayer ; 9. Moine ; 10. Messier ; 11. Monique ; 12. Gautherau ; 13. Liégeois ; 14. Verschaere ; 15. Coppis, etc. 225 partants.

L'assassinat du bijoutier de la rue Beaubourg

M. Tanguy, chef adjoint de la Sûreté, a terminé hier son enquête sur le crime de la rue Beaubourg et en a remis les pièces à M. Durand, juge d'instruction, remplaçant M. Frachat, en vacances.

Deleplanque est remis en liberté

A la suite de divers interrogatoires, il avait remis, samedi soir, en liberté, Roger Deleplanque. Des déclarations du jeune homme, de celles du père de Megniez et des cinq auteurs et complices du crime arrêtés, il résulte en effet, que Roger Deleplanque n'a nullement participé à l'assassinat.

Lorsque Megniez et Magniez eurent l'idée du crime, ils se mirent d'accord avec Bleynie et Vaquette pour l'exécution. Bleynie, qui était un ami d'enfance de Deleplanque, lui dit, une quinzaine de jours avant le drame, qu'il avait eu vent d'une affaire devant rapporter de l'argent, et que Megniez lui en parlerait en détail. Et, en effet, Deleplanque, ayant, quelque temps après, rencontré Megniez, celui-ci lui exposa l'expédition et lui dit qu'il comptait sur lui, mais Deleplanque refusa catégoriquement.

Après qu'il eut lu dans les journaux le récit de l'assassinat, il vit Bleynie ; celui-ci lui assura qu'il avait seulement fait le guet. Deux jours après, il aperçut Megniez et Magniez avec une femme qui descendaient de taxi ; Magniez ne nia pas qu'il avait fait le coup.

On avait cru tout d'abord que Deleplanque avait participé à la négociation des titres volés ; il ne fit qu'accompagner Marie Desmets, sa maîtresse et amie de Bleynie, à laquelle ce dernier avait remis des titres volés pour qu'elle aille les négocier chez un agent de change. Marie Desmets lui avait dit qu'elle faisait l'opération pour son père.

Ces titres volés ne purent du reste être négociés. L'agent de change, lorsque Marie Desmets se présenta dans ses bureaux, prit l'adresse de la jeune fille et lui dit qu'on irait les payer chez elle et il prévint Mme Lévy, la femme de la victime, que ses titres étaient retrouvés. C'est ainsi que la police fut mise sur la piste des assassins.

L'argent volé avait été dépensé

M. Tanguy, au cours des perquisitions chez les jeunes gens, ne trouva presque rien du produit du crime ; par contre, il découvrit des preuves matérielles : des vêtements ensanglantés ; la grand'mère de Magniez, qui ne peut pas croire à la culpabilité de son petit-fils, prétendit qu'il saignait fréquemment du nez. Magniez avait encore 50 francs sur les 2.000 francs qu'il avait reçus.

Chez Megniez, outre les vêtements sanglants, on découvrit deux tubes de poison, un de strychnine cristallisée ; un de cyanure de mercure. Presque plus d'argent.

Vaquette avait encore une montre et 30 fr. sur les 500 francs qu'il avait reçus.

Sous le traversin de Marie Desmets, on a trouvé un poignard, un revolver chargé de six balles, et une correspondance volumineuse.

Quant à Bleynie, « son ami », a-t-elle dit, et non son amant, il n'avait plus que 120 francs. Il avait, dès le lendemain du crime, quitté son logement de la rue Parent-de-Rosan, pour aller habiter dans un riche hôtel meublé, avenue de Versailles.

Un train pris en écharpe à Asnières

Une morte. — Vingt blessés

Un accident de chemin de fer, relativement grave, s'est produit hier soir, vers six heures, sur la ligne Paris-Dieppe, à proximité du pont d'Asnières.

Un train, se dirigeant vers Dieppe, a pris en écharpe, à cet endroit, un train de banlieue venant d'Argenteuil et se dirigeant vers la gare Saint-Lazare.

C'est la locomotive du train de Dieppe qui a heurté le premier wagon de tête du train d'Argenteuil. Cette voiture, presque entièrement brisée, s'est renversée, ainsi que les deux wagons qui suivaient.

Les employés de la gare d'Asnières, accourus, ont aussitôt dégagé les victimes qui étaient au nombre d'une vingtaine.

Seule, l'une des voyageuses du wagon tamponné, Mme Mathilde Albrugues, 30 ans, demeurant 14, boulevard Raspail, à Bois-Colombes, était morte. Prise sous le châssis du wagon, elle avait eu le corps affreusement broyé et était presque méconnaissable. Elle a été reconnue par son mari, qui se trouvait à ses côtés au moment où l'accident se produisit, et qui échappa miraculeusement à la mort.

Parmi les autres victimes, deux ont dû être transportées à l'hôpital Beaujon ; leur état est grave. Les autres blessés ont pu regagner leur domicile après avoir reçu, sur place, les soins nécessaires, à l'exception cependant d'un soldat qui a été transporté au Val-de-Grâce.

Programme des Spectacles

Français, 7 h. 3/4. — Il faut qu'une porte... Le Chandelier.
Opéra-Comique, Rel. — (Mardi, 7 h. 1/2, Carmen).
Odéon, 7 h. 3/4. — Henri III et sa cour.
Châtelet, 8 h. — La Course au bonheur.
Palais-Royal, 8 h. 30. — Botru chez les Civils.
Vaudeville, 8 h. 30. — Nono.
Scala, 8 h. 15. — Une grosse affaire.
Renaissance, 8 h. 30. — Florette et Patapon.
Antoine, 8 h. 30 — Afgar
Porte-Saint-Martin, 8 h. 1/4. — Un soir, au front.
Ambigu, 8 h. 1/4. — Le Train de 8 h. 47.
Grand-Guignol, 8 h. 1/2. — Gardiens de phare.
L'Abri (167, r. Montmartre), 8 h. 1/2. — 1918, revue.
Edouard VII, 8 h. 3/4. — La Folle Nuit.
Folies-Bergère, 8 h. 30. — C'est Paris ! revue.
Concert Mayol, 8 h. 1/2. — La Revue des Revues.
Nouveau-Cirque, 8 h. 15. — Spectacle monstre.
Médrano, 8 h. 15. — Attractions variées.
Olympia, 2 h. 30, 8 h. 30. — Spectacle de Music-hall.
Alhambra, 8 h. 30. — Attractions variées.
Empire, 8 h. 15. — La Dame Blanche.
Gaumont-Palace, 8 h. 15. — Une Pauvre Petite Riche.
Pathé-Palace, 2 h. 30 à 11 h. — L'avance française.
Artistic (61, r. de Douai). — Progr. du Pathé-Palace.
Bouffes-Concert, 8 h. 30. — Mamzelle Pantalon.
Omnia-Pathé, 2 h. à 11 h.
Aubert-Palace, 2 h. à 11 h.
Tivoli-Cinéma, 2 h. 30, 8 h. 30.

AVIS ET COMMUNICATIONS

Aujourd'hui :

Union des syndicats du Réseau des chemins de fer d'Orléans. — Réunion générale, à 8 h. 1/2 du soir, salle du cinéma, rue de Clisson.

Le Gérant : E. Durand

Imprimerie du *Petit Journal* (Volumard, imp.)

FEUILLETON du Petit Journal du 9 Septembre 1918

—13— (1)

LE PAGE ROSE

LIVRE PREMIER

Schœnbrunn (Suite)

Le notaire se promettait de revenir à la charge :

— Je reverrai M. Dumoulin un de ces jours et je lui arracherai la vérité !

Il se trompait : il venait de voir son locataire pour la dernière fois.

Trois jours après, un employé de la gare lui rapporta le trousseau de clés qu'il avait donné à M. Dumoulin :

— De la part de votre locataire : il s'est embarqué ce matin pour Paris avec sa vieille servante...

Me Béric se dit sur-le-champ :

— C'est moi qui l'ai fait partir ; il a senti l'autre jour que je connaissais son secret et il ne veut pas qu'on y touche !

Et il se reprochait ce départ, cette fuite plutôt de son locataire, quand, ouvrant son journal de Paris, il y lut la nouvelle de graves difficultés diplomatiques que venait de faire surgir entre la France et la Prusse la candidature d'un Hohenzollern au trône d'Espagne, difficultés qui, de l'avis du journal, devaient aboutir à la guerre...

Me Béric resta quelques secondes bouche bée ; tout ce que M. Dumoulin lui avait révélé des menées sournoises et des ambitions insolentes de la Prusse lui revenait brusquement, et lui aussi concluait avec le journal :

— C'est la guerre !

Et aussitôt il s'expliquait autrement le départ de son locataire :

— Il me l'avait bien dit, lui, qu'elle éclaterait avant que son année de location fût écoulée, et c'est pour aller se battre qu'il est parti !

Il n'en gardait pas moins son idée ; plus rien désormais ne pouvait l'y faire renoncer.

Des jours passèrent ; les menaces de guerre s'atténuèrent, le gros nuage s'évanouit, mais pour reparaître brusquement et envahir tout le ciel et crever enfin, comme l'avait prédit le mystérieux locataire de Sainte-Hélène :

La guerre était déclarée...

Du locataire, pas la moindre nouvelle, rien. Me Béric était allé visiter la maison blanche, l'avait retrouvée dans l'état même où il l'avait livrée à son homme : tout ce qui était la propriété de ce dernier ou de sa gouvernante en avait disparu.

M. Dumoulin, encore qu'il eût payé d'avance sa location pour un an, était bien parti pour ne plus revenir.

Le jeune notaire ne se résigna qu'après des semaines à ce dénoûment imbécile du roman dont il avait fait son secret, à lui, et sa plus chère préoccupation :

— Allons ! C'est fini, monsieur d'Orsigny ! Notre héros va se faire tuer, si ce n'est déjà fait, et tout sera dit : le fils du petit duc de Reichstadt et de Francine Dumoulin sera allé rejoindre son père dans la paix de la tombe, et nul, excepté moi, ne saura qu'il a existé !....

Les revers arrivèrent, amenant l'invasion...

Me Béric dévorait les journaux, y cherchant le nom de Dumoulin :

— Le petit-fils de Napoléon ne peut pas s'en aller ainsi, comme le premier venu ; il ne peut mourir que dans une action d'éclat, couvert de gloire !

Les journaux ignoraient Dumoulin.

Mais, un beau matin, au lendemain du 15 août qui fut la dernière fête de l'Empire, Me Béric eut un violent sursaut en lisant son journal de Paris.

Le journal racontait ceci :

« Hier matin, un homme s'est présenté aux Tuileries, qui demandait à parler à l'Empereur. L'officier qui commandait le poste lui faisant observer qu'on n'entrait pas aux Tuileries comme dans un moulin et qu'au surplus on n'était reçu par l'Empereur que sur une lettre d'audience, l'homme répondit :

» — Votre consigne, bonne pour les autres, n'est pas faite pour moi.

» Et invité à se faire connaître, il déclara :

» — Je suis, moi, le descendant direct de Napoléon, son petit-fils, et je viens offrir à mon cousin l'Empereur de ramener la victoire à nos drapeaux en me faisant tuer à la tête de ces troupes glorieuses qu'il ne sait, lui, mener qu'à la défaite ! »

— A la bonne heure ! cria Me Béric en se dressant, électrisé...

Il avait reconnu son homme, son ancien locataire.

Mais il acheva sa lecture :

« L'officier s'inclina gravement : l'instant d'après, l'homme, jeté dans une voiture fermée, roulait vers une maison de santé où il allait rejoindre d'autres fous comme lui, pauvres têtes faibles que la guerre avait achevé de détraquer... »

— Ce n'est pas vrai ! commença par protester le jeune notaire. Cet homme n'est pas un fou, c'est bien le petit-fils de Napoléon que vous avez enfermé !...

Et il sauta sur sa bonne plume :

— Je vais écrire au journal, dénoncer l'erreur, le crime, plutôt, car c'est un crime !

Il écrivit :

« Monsieur le Directeur, je viens de lire avec indignation... »

Là, il s'arrêta, assailli par des doutes :

— Le journal ne donne pas le nom de l'homme enfermé : qui te dit que c'est ton homme à toi ? Qu'est-ce qui prouve que ce n'est pas réellement un fou, comme l'a imprimé le journal ? Te figures-tu donc qu'on est si bête que ça, à Paris, de prendre un homme raisonnable pour un fou ?

Le résultat de ces réflexions fut qu'il renonça prudemment à écrire : le notaire, l'officier ministériel qu'il était, ne pouvait pas jouer là-dessus sa réputation et sa charge peut-être...

— Attendons au moins d'être sûr que c'est bien mon locataire !

Il attendit, fouillant chaque jour et vainement son journal de Paris pour y trouver le nom de son héros, se risquant même, en désespoir de cause, à écrire au directeur pour lui demander comment s'appelait et ce qu'était devenu le malheureux qui, le 15 août dernier, avait été arrêté à l'entrée du palais des Tuileries où il exigeait d'être admis, se donnant pour le petit-fils de Napoléon...

On ne lui répondit pas, ou, du moins, il ne reçut pas de réponse : il faut dire que les Allemands, en ces jours-là, se ruaient vers Paris qu'ils allaient isoler du reste de la France et réduire par la famine.

— Cette fois, se dit Me Béric, il faut y renoncer.

La guerre se termina, des années et des années passèrent ; le jeune notaire de Lucsur-Belle devint peu à peu un vieux tabellion : du locataire de Sainte-Hélène, rien, rien, rien ; le silence de la mort...

Oh ! Me Béric ne l'avait pas pour cela oublié ; il lui arrivait souvent de relire le mystérieux manuscrit et la note du vieux diplomate, et, chaque fois, il se sentait pris d'un remords :

— Je vous demande pardon, monsieur d'Orsigny ! J'ai déserté la tâche que vous m'aviez léguée, j'ai laissé disparaître pour toujours, sans rien faire pour m'y opposer, celui que vous m'aviez chargé de découvrir et que j'avais eu la joie de voir devant moi.

L'heure de la retraite vint : Me Béric alla, à son tour, s'enfermer à Sainte-Hélène, habiter cette maison blanche que, dans le pays, on n'appelait plus que la maison de l'Empereur, en souvenir du locataire qui ressemblait à Napoléon...

Et là, tout à coup, un besoin lui vint de retrouver son homme :

On était en juillet 1914. Le ciel de France s'était brouillé comme en 70, le nuage noir y avait reparu ; les journaux parlaient couramment de la guerre avec l'Allemagne — la guerre qui menaçait depuis des années ; et cela ramenait Me Béric à quarante-quatre ans en arrière et éveillait en lui ce souci :

— Aurons-nous cette fois au moins le grand général qu'il nous faudrait pour écraser nos misérables ennemis ?

Et il revenait à son locataire disparu :

— Où est-il ? Que ferait-il, lui, s'il était là ?...

Il réfléchit que M. Dumoulin aurait à cette heure quatre-vingt et quelques années.

Et il conclut :

— S'il n'a pas été tué en 70, il s'en est allé de sa belle mort : on ne vit pas si vieux dans la famille...

Mais, en même temps, une révolte éclatait en lui :

— Oui, il est sans doute mort, mais pas tout entier ! Il est impossible que le petit-fils de Napoléon ait ainsi disparu de ce monde : il aura certainement laissé derrière lui quelqu'un pour le continuer et perpétuer la race !

(*A suivre.*) **Paul Segonzac.**

(1) Copyright 1918 in the United States of America, by Paul Segonzac.
Tous droits de reproduction, traduction et adaptation cinématographique réservés pour tous pays.